

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Benoit Jutras, Marc-André Brouillette, André Gervais

Jacques Paquin

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2006). Review of [Benoit Jutras, Marc-André Brouillette, André Gervais]. *Lettres québécoises*, (123), 42–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

☆☆☆☆

Benoit Jutras, *L'étang noir*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 112 p., 14,95 \$.

La fatigue des ombres

Le second opus de Benoit Jutras, récipiendaire du prix Émile-Nelligan en 2002, porte un titre qu'on rencontre peu en poésie de nos jours : *L'étang noir*.

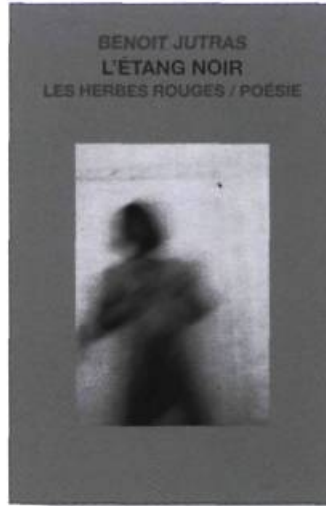
Avons-nous affaire à une méditation lamartinienne qui aurait sombré dans un romantisme lugubre ? À moins que nous ayons sous les yeux un polar poétique ? Ou alors, pour les férus de philosophie, lira-t-on la création d'une forme inédite de l'« étant » de Martin Heidegger ? De fait, il y a un peu de tout cela dans ce recueil très ambitieux et plutôt intrigant. Le premier aspect étonnant réside dans son choix d'utiliser une narration avec un sujet féminin, dont l'épigraphe du début, empruntée à la poète d'origine juive Sylvia Plath, donne le ton : « J'avais l'impression que ce n'était ni le jour ni la nuit, mais une sorte d'intervalle blafard qui s'était soudain glissé entre les deux et ne s'achèverait jamais. » (p. 7) L'emprunt d'un sujet d'un sexe autre que celui du poète me semble être un phénomène assez récent et devenu plus courant dans les dernières années. Je songe, entre autres, au *Cassandra* de Catherine Lalonde. Oui, bien sûr Baudelaire a pu écrire : « Je suis un



BENOIT JUTRAS



vieux boudoir plein de roses fanées », Rimbaud a imaginé un bateau ivre qui se raconte au « je ». Mais il est rare qu'un recueil prenne le point de vue intégral d'une personne d'un autre sexe. Outre ce parti pris, le recueil multiplie des indications qui en font une mosaïque de narrations, dans lesquelles apparaît une galerie impressionnante de personnages. Nul doute que Jutras, tenté par le roman, pourrait aussi y faire sa marque. Jugez-en vous-même :



Si j'en crois ce qu'on m'a dit, je serais née dans un filet qui sentait encore le fleuve, tendu comme un hamac entre une Ford bossue et un saule pleureur. Ma mère avait la paupière gauche qui tressautait à force de maudire mon père assis autour avec Mortimer et les jumeaux Gordon, cette petite clique soûle jusqu'aux bottes en train de rire d'elle, de sa respiration de chienne prête à rendre l'âme. (p. 17)

La composition obéit à une structure fort complexe parce qu'on y rencontre plusieurs séries : celle des « Arcanes », des « Lettres au Père Falaise », celles appelées « Rite » et « Sibylle », qui donnent lieu à un entrelacs de voix. Malgré l'importance des portraits et des indications géographiques souvent fort précises de cet étang noir, le mystère demeure sur le destin de cette narratrice, qui pourrait être la petite sœur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaëtan Soucy. Ceux qui ont lu le premier recueil de Benoit Jutras (*Nous serons sans voix*) reconnaîtront son intérêt pour la voix. Les deux grands pôles du recueil oscillent entre ce mouvement initial (« j'entends ma voix sortir de chez moi », p. 12) et ce souhait terrible de la fin : « Il me faudrait perdre la voix. » (p. 95) *L'étang noir* est une œuvre qui plonge profondément dans les arcanes de la désolation et si elle apparaît difficile à cerner, à cause d'une trame qui varie les embranchements, elle n'en constitue pas moins un jalon important de la poésie des dernières années.

☆☆☆☆

Marc André Brouillette, *M'accompagne*,
Montréal, Le Noroît, 2005, 96 p., 17,95 \$.

La couleur des mots

La peinture, plus que tout autre art, est probablement celui qui fascine le plus les poètes, sans doute parce qu'elle leur permet, entre autres, de voir la page comme une toile, et qu'ils misent sur le fait que les mots peuvent prendre d'autres couleurs que le noir et le blanc.

Après beaucoup d'autres, Rimbaud d'abord, puis, au Québec, Roland Giguère, Paul-Marie Lapointe, Louise Warren, Jean Charlebois et j'en passe, Marc André Brouillette signe un recueil composé à partir de sept couleurs auxquelles il consacre une section pour chacune. Cette traversée, qui va du bleu



à l'or, dessine aussi un parcours d'existence, de l'enfance à la mort. Mais ce n'est qu'une piste diffuse, l'important est ailleurs, dans l'expérience de la couleur :

En présence du bleu, mon corps s'érige et tente par tous les moyens de s'en approcher. Les pieds pointés, les jambes droites, les bras levés, les phalanges alignées, le corps est tendu comme lorsqu'il atteint son souverain désir. (p. 17)

Cette rêverie est bel et bien incarnée dans le corps, mais elle sait aussi accueillir l'autre :

Pendant les gestes de l'amour, le mauve remonte à la surface de tes yeux. Il rencontre mon désir d'être l'hôte de l'autre, de nous propulser dans une

nouvelle enfance. Tes paupières sur mon bras laissent passer cette lumière qui contient la nuit dans son jour. Suivons-la! (p. 31)

Ces textes brefs, en prose, font preuve d'un bel équilibre entre un souci de décrire et la part active que prend le sujet dans l'élaboration et l'exploration de sa propre



MARC ANDRÉ BROUILLETTE

palette. Mes promenades à l'intérieur de ces différentes galeries de couleurs m'ont procuré un grand plaisir de lecture. Certes, il y a des analogies attendues et entendues, comme celle qui associe la mémoire et l'Hiver au blanc. Mais qu'importe : une fois franchie cette passerelle trop convenue, le texte entraîne rapidement le lecteur vers des espaces plus inédits. Le lieu commun est un simple déclencheur, et non une redite, comme dans ce beau passage :

Le blanc se laisse tomber sans retenue. Sa descente exhale une patience qui pénètre les abîmes nocturnes. Verticale ou blanche, la lenteur impose la primauté des songes. (p. 66)

On comprend pourquoi *M'accompagne* a figuré parmi les finalistes du prix Émile-Nelligan cette année.

☆☆☆ 1/2

André Gervais, *Quatre-vingt-une reprises*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 10 \$.

Plaisirs de la contrainte

André Gervais présente son plus récent recueil comme le fruit d'« exercices d'assouplissement », formule fort heureuse pour décrire le « sport » auquel il se livre.



ANDRÉ GERVAIS

Chacune des parties de *Quatre-vingt-une reprises* est issue d'un travail de réécriture, parodique ou sérieuse. Mais avec ce poète, le travail de la forme reste toujours un jeu. Chaque partie est accompagnée d'une « notice » qui explique dans le détail les procédés privilégiés. Ces textes explicatifs, que d'aucuns pourraient trouver ennuyeux ou superflus, ont leur raison d'être parce qu'ils permettent de mieux apprécier ces exercices. C'est peut-être même une loi du genre que d'user d'un discours didactique ou

explicatif, sans quoi le lecteur pourrait se demander de quoi il retourne. L'Oulipo (l'Ouvroir de littérature potentielle) exerce toujours son influence. Plus près de nous, la jeune génération des poètes du Quartanier y reconnaîtra sans doute l'un

des siens. Alors, que lit-on dans ce recueil ? D'abord des jeux d'écriture, à partir d'une forme de poème appelée *limerick*, poème miniature de langue anglaise et dont la principale caractéristique est le non-sens. L'un des auteurs reconnus de cette pratique s'appelle Edward Lear. André Gervais a pris soin de reproduire les poèmes de Lear pour nous faire apprécier ses « reprises ». Cette partie est assez divertissante et témoigne de la virtuosité du poète à jouer avec les contraintes, tout en permettant de mesurer la liberté qu'il prend à l'égard de ses modèles. Il puise aussi à des références québécoises, Anne Hébert et son roman *Les fous de Bassan* qu'il transforme en sonnets, des textes de Gérard Godin dont il tire des chansons qui conservent la verve populaire et drôlatique de l'auteur des *Cantouques*. Enfin, le poète propose de purs collages, produits hybrides de littérature et d'ouvrages généraux dont l'un est chapeauté d'un intitulé fort bien trouvé : « Une résistance dans le sens ». Le recueil se clôt sur un calligramme inspiré du peintre Man Ray. Pour ma part, ce sont les *limericks* que j'ai le plus appréciés, de même que la diversité des registres :

*Une habitude notée dans un calepin
l'incitait à se nourrir de lapins*

*Il avala tout de travers
Et devint tout à fait vert*

Il en veut même aux pommes vertes sans pépins! (p. 31)

Je n'exprimerai qu'une seule réserve, qui ne remet pas en cause la qualité d'écriture du recueil. Le plaisir de voir la « mécanique », si grand soit-il, a été strictement intellectuel. Il plaira aux amateurs de leçons de style; les autres, plus attirés par les leçons de vie, seront déçus. Dommage que l'on ait à choisir entre les deux.



Lettres québécoises

rend hommage au Conseil des arts de Montréal à l'occasion de son 50^e anniversaire et tient à saluer le rôle essentiel qu'il joue dans le développement de la vie artistique montréalaise.

Bon anniversaire au **Conseil des arts de Montréal !**

SOLIDAIRES
DE LA CRÉATION
DEPUIS
50
ANS